

# AIGLE OU AIGLON ?

**F**ERREIRA DE CASTRO est l'auteur célèbre de *Forêt vierge*, un roman qui, en 1938, dut à la traduction de Blaise Cendrars un succès mérité. Depuis la deuxième guerre mondiale, il s'était consacré au roman humaniste puis au recensement des grandes œuvres de l'art universel.

Avec *Mourir peut-être* (1), l'écrivain portugais revient à son inspiration première. C'est un roman d'aventures plein de beaux sentiments : le Blanc, après tant d'années de méfaits colonialistes, va enfin se racheter en civilisant à l'occidentale une tribu d'Indiens sauvages sans verser une goutte de sang. Se laisser tuer par les coupeurs de têtes si c'est nécessaire, mais ne jamais tuer, telle est la devise de cette poignée de volontaires brésiliens qui sous la direction d'un ethnologue allemand naturalisé souffrent avec énergie, courage et modestie, en pleine forêt amazonienne, pour sauver de la barbarie les dangereux et perfides Parintintins.

Le style est celui des romans exotiques des années 30 ; l'adjectif y abonde et la métaphore y fleurit pour créer le climat de sortilège habituel au genre.

*Mourir peut-être* est un livre qu'on peut mettre entre toutes les mains, un « livre pour la jeunesse » exaltant, comme en ont lu dans leur jeunesse les hommes qui ont aujourd'hui la cinquantaine.

Aussi se demande-t-on quelle a pu être l'intention du jury du Festival de Nice en accordant son « Aigle d'or » à un roman qui n'ajoute rien à la réputation de son auteur ? Le domaine littéraire étranger était-il donc si pauvre, cette année ? Pour s'en tenir au monde latin — Nice étant méditerranéenne —, et même au Portugal, n'y avait-il pas l'extraordinaire Dauphin (2) de José Cardoso Pires ? N'y avait-il pas, côté italien, ces récits d'aventures, à l'écriture très moderne, du Temps zéro (3) d'Italo Calvino ? Enfin, et puisque l'espagnol est sa langue, ne pouvait-on songer à ce maître du nouveau roman latino-américain, Juan Carlos Onetti, dont on vient de traduire l'étonnant *Trousse-Vioques* (4) et qu'il faudra bien que l'Europe reconnaisse un jour ?

Décidément, l'ancien Prix international des éditeurs, aujourd'hui défunt, avait d'autres antennes pour découvrir ses lauréats.

CLAUDE COUFFON.

(1) Traduit du portugais par Georgette Tavarès-Bastos, Grasset.

(2) Traduit du portugais par Robert Quemserat, Gallimard.

(3) Traduit de l'italien par Jean Thibaudeau, le Seuil.

(4) Traduit de l'espagnol par Jean-Jacques Villard, Stock.